

tique du catholicisme, critique du christianisme ; c'est-à-dire séparation des pouvoirs, liberté d'examen, liberté de conscience.

Or je l'ai déjà dit, mais je ne saurais trop le redire et je veux le répéter à satiété :

Liberté de conscience, c'est la négation de la société tout entière, c'est une révolution radicale et sociale.

Supprimer la liberté de conscience et conserver la liberté d'examen, c'est un non sens, une absurdité, à la fois niaise et violente, que nulle force humaine ne saurait maintenir.

Supprimer la liberté de conscience et la liberté d'examen et maintenir la séparation des pouvoirs, c'est-à-dire substituer dans les principes gouvernementaux l'intérêt social à l'idée religieuse, la raison d'Etat à la révélation et à la foi, c'est rétrograder jusqu'aux formes des petits Etats de la Grèce; c'est pis encore, car, en même temps qu'on matérialise ainsi la pensée sociale, on persiste à professer des idées religieuses spiritualistes; ainsi la contradiction rend même impossible ce recul dans le passé, et ces tentatives misérables ne peuvent aboutir qu'au chaos.

Il faut donc choisir entre la donnée sociale de Grégoire VII et le dogme nouveau; cela est dur, je le sais, on aimerait mieux attendre, mais il le faut.

Voilà la formule :

Spiritualisme, catholicisme, Eglise et papauté; ou bien, panthéisme, socialisme, humanité, liberté.

Voilà l'arbre, la poutre géante que vous pouvez jeter sur les rails où vole le convoi de l'avenir. Ce serait un noble obstacle, un assaut digne de nous et de ce passé

qui s'oublie, un dernier effort, une terrible agonie, et longtemps il en serait parlé.

Allons donc ! vous ne l'oserez jamais ! Quant à vos aristocraties de vingt-quatre heures, à vos grands seigneurs d'écus, à vos dynasties, à vos principicules, nous en rions en passant : la locomotive a des chasse-pierres.

VII.

Je viens de dire comment le protestantisme arrive, en partant de la critique de la société, à nier l'idée religieuse. Je veux dire maintenant comment la science et la philosophie en viennent à leur tour à nier la religion.

J'ai dit que la fonction d'une religion était de déterminer, aux yeux des hommes, les caractères de l'infini par rapport à ceux du fini, de distinguer ce qui était nécessaire et divin de ce qui était modifiable et accidentel.

J'ai remarqué que tous les phénomènes se rangeaient dans un petit nombre de catégories générales; il est inutile que je prouve que l'attribution des idées de perfection et d'infini à une seule de ces catégories, à l'esprit ou à la matière, par exemple, ce qui constitue le spiritualisme ou le matérialisme purs, conduisait les hommes à un véritable suicide; de telles doctrines ne pouvaient constituer une société ni une religion durable; cela devient évident pour peu que l'on veuille réfléchir à leurs conséquences; souvent on a tenté de les produire dans le monde, elles n'ont conduit qu'à des résultats impossibles et monstrueux. Tels sont les yoguis et les fakirs de l'Inde.

Il est cependant nécessaire de faire une exception pour la force. En raison du double caractère animique et naturel sous lequel elle se présente, l'adoration de cette catégorie constitue une espèce de panthéisme embryonnaire compatible avec l'association humaine; mais, par une sorte de dégénérescence de cette idée religieuse, l'adoration de la toute-puissance et de la force a conduit tour à tour les juifs, les romains et les mahométans à voir la fatalité d'abord en Dieu, puis dans la société, enfin dans l'individu. Ainsi finit un système que sa simplicité même a toujours doué d'une grande puissance de conservation et d'immobilité; il se rattache à l'Égypte, dans le Coran par la Bible, à Rome par les livres étrusques, et chez les juifs par Moïse.

VIII.

Mais les grandes religions qui firent progresser l'esprit humain sont d'une nature plus compliquée, elles se rattachent à ces groupes que nous avons indiqués. Prenons la première division.

Les catégories simples : l'esprit, la matière.

Les catégories complexes : l'âme, la vie.

Que ces abstractions, l'esprit, la matière, soient pour nous des principes nécessaires, qu'ils soient irréductibles; le bien et le mal existent, qu'ils soient Ormuz et Ahriman, qu'ils soient ennemis, que de leur lutte naissent l'âme et la vie, que la force qui agite tous les êtres soit l'expression de cette lutte, que les sentiments et les sensations, l'organisation et le mouvement en soient les péripéties et les formes; que dans cette lutte Ahriman doive être enfin subalternisé, que l'homme doive aider

Ormuz à vaincre le génie du mal; qu'une morale naisse de ce devoir, de ce droit et de cette espérance.

Telle fut la religion de l'Arie et la révélation mazdéenne.

Qu'arriva-t-il? La science eut pour but d'étudier les phénomènes où se dénotait la double action des deux principes, afin d'aider au bien et de combattre le mal. Elle observa l'âme, elle observa la nature, elle étudia leurs relations. Dans l'une dominait Ahriman, dans l'autre dominait Ormuz. Or, chose étrange, partout le mouvement et les organes répondaient aux sentiments et à la sensation; là où la science des mages avait cherché la lutte elle trouvait l'harmonie; des observations jaillissaient des lois, dans ce chaos présumé l'ordre se faisait avec la lumière, avec l'ordre arrivait la nécessité; l'homme n'avait plus rien à changer, la morale était sans cause et le dogme était vaincu. Il était surtout condamné par la science par excellence, la magie, c'est-à-dire l'étude des harmonies de l'âme et de la vie, l'une des sciences au moyen desquelles allaient se construire les dogmes subséquents.

Quant à l'Égypte, elle prit un autre parti; ce fut dans ces catégories complexes où l'Arie devait la découvrir qu'elle plaça tout d'abord la nécessité, et ce furent les phénomènes de l'esprit et de la matière, c'est-à-dire les opérations de la raison pure et les formes des corps qu'elle considéra comme accidentelles.

L'âme et la vie, unies par leur élément commun (la force), furent époux et épouse, *Osiris* et *Isis*. Tous les phénomènes qui naissaient de leur union furent divins et nécessaires, ceux-là seuls dans lesquels ils apparaissaient

isolés dans l'homme et dans la nature perdirent ce privilège; ils furent ainsi livrés à l'influence humaine et soumis aux investigations de la science; elle eut pour mission d'observer la raison et les formés.

Qu'arriva-t-il?

Formes et raison se trouvèrent soumises à des lois inattendues; la science créa la logique et créa la géométrie; elle ne s'arrêta point là: bientôt il fut démontré que ces deux sciences n'en faisaient qu'une et se correspondaient de tout point. Le nécessaire envahissait encore le contingent; et l'hermétique, ou l'étude des rapports entre le nombre et la pensée, chassa définitivement le désordre et le trouble de ces extrémités, en apparence opposées, de l'univers moral et physique.

Isis et Osiris s'identifiaient ensemble, le serpent universel se mordait la queue, le dogme était mort et les hommes rentraient dans le panthéisme primitif avec une science de plus.

Il fallait s'y prendre autrement.

IX.

Alors commence la troisième époque.

D'abord l'époque indo-chinoise.

Puis l'époque ario-égyptienne.

Enfin l'époque gréco-chrétienne.

Celle-ci nous intéresse de plus près.

Le mouvement religieux de cette période se rattache à la division en deux groupes complémentaires:

Des catégories animiques: la volonté, l'âme, l'esprit.

Des catégories naturelles: la force, la vie, la matière.

C'est la grande division de l'âme et du corps, de l'homme et de la nature, du moi et du non moi. Du moment où les révélations de l'Égypte et de l'Arie eurent été détruites par la certitude de l'harmonie des lois qui régissaient l'esprit et la matière, l'âme et la vie, il fallut renoncer au dualisme sur lequel ces religions étaient basées; mais l'on pouvait penser que chacune de ces catégories était la conséquence, la création de la catégorie opposée. Tel fut le point de départ des idées grecques et chrétiennes. Cette harmonie était ainsi expliquée.

Les Grecs, plaçant la nécessité dans la nature, affirmèrent que la vie procédait de toute éternité de la force et de la matière, et que le moi humain en était une création accidentelle et modifiable: aussi crurent-ils à une sorte d'influence directe des puissances de la nature sur l'âme, à une sorte de miracle moral, ce que nous appelons la fatalité antique.

Les chrétiens, plaçant la nécessité ou la perfection dans la substance du moi, dans l'âme et l'esprit enfin, affirmèrent que l'amour procédait, de toute éternité, de l'esprit et de la volonté, que la nature était une création accidentelle et modifiable: aussi crurent-ils à une action directe de Dieu sur la nature, aux miracles, c'est-à-dire à une véritable fatalité physique.

En cela Grecs et chrétiens furent logiques. Si la nature était Dieu, la morale n'avait rien de nécessaire et devait être soumise au caprice des forces naturelles; de même si Dieu était un pur esprit, la nature n'avait rien de nécessaire, et ses lois étaient essentiellement modifiables par la volonté divine.

Le corps étant ainsi divinisé chez les Grecs, l'hygiène

dut jouer dans leurs sociétés le même rôle que la morale dans les nôtres : il en fut ainsi. Ce qui justifia parmi eux une constitution sociale, ce fut cette cause finale de rendre le citoyen beau, sain et vigoureux.

Tous ils admirèrent le législateur de Sparte, qui leur semblait avoir le plus approché de ce but, et la morale, abandonnée à la législation, sembla n'avoir d'autre utilité que d'aider à l'atteindre ; on la crut en conséquence variable suivant les climats, les peuples et les besoins du moment.

Les chrétiens eurent au contraire pour but avoué de rendre les hommes fermes, bons, intelligents. S'ils ne réussirent pas toujours, ce fut du moins toujours par cette cause finale qu'ils justifièrent leurs efforts et leur organisation ; ils ne considérèrent l'hygiène que comme un accessoire et l'abandonnèrent à la législation humaine, comme les Grecs avaient fait de la morale.

Il dut en résulter une grande conséquence :

La création de la morale étant, aux yeux des Grecs, une œuvre humaine, ils durent s'en occuper exclusivement ; et, par un motif analogue, les chrétiens durent se jeter dans l'étude des sciences physiques. Ces derniers considérant tous la morale comme définitivement constituée par l'Évangile, l'esprit humain n'avait plus rien à faire de ce côté.

Or, bientôt les Grecs s'aperçurent que la morale n'était point soumise à des lois humaines, mais bien à des lois absolues et nécessaires, c'est-à-dire divines, et qu'il n'était point permis de faire telle ou telle loi morale. En cet ordre il n'appartenait pas aux souverains d'ordonner, mais bien d'obéir. Socrate conclut à la divinité de la

substance de l'âme, à son immortalité ; sa conclusion était inéluctable ; mais de la Grèce, de ses constitutions et de ses dieux il ne restait plus rien, et la fatalité n'était plus.

L'étude des sciences physiques produisit dans la chrétienté le même résultat. Bientôt jaillirent de toutes parts des lois nécessaires, et la nature s'imprégna toute entière de la Divinité. Aujourd'hui les lois physiques nous apparaissent avec des caractères aussi absolus, peut-être plus absolus que ceux des lois morales ; les unes ne nous semblent pas plus modifiables ni plus accidentelles que les autres. Les mêmes motifs qui militent en faveur de l'immortalité de la substance spirituelle, militent en faveur de l'immortalité de la nature. Ainsi deux substances s'affirment également et se limitent dans l'infini, la philosophie de la nature s'oppose à la philosophie du moi, nous retombons dans le dualisme ario-égyptien que nous savons impossible, et nous ne pouvons y échapper que par l'hypothèse de l'unité de ces substances, c'est-à-dire par le panthéisme. Ainsi se trouve encore détruit par la science moderne le système entier de notre société, de ses institutions et de sa religion. De ce système social il ne reste plus rien, et la fatalité chrétienne, le miracle, nous semble désormais impossible et disparaît avec lui.

X.

Voilà notre situation. Elle est périlleuse, et ce n'est pas en fermant les yeux que nous pourrions nous sauver. Le danger est immense, et ce n'est pas en nous trompant nous-mêmes à plaisir que nous pourrions le conjurer.

rer. Il demande l'union de tous les courages et de toutes les intelligences. Et ceux-là, je n'hésite point à le dire, qui s'efforcent de voiler nos plaies pour s'éviter la peine de les guérir, ceux-là qui s'étourdissent et se mentent sont des niais ou de mauvais citoyens; ils sont aveugles ou indifférents au sort de tous. Hélas! je me trompe, ils sont lâches, et dans leur frayeur, comme l'autruche qui se cache la tête, ils ne veulent qu'oublier un instant et traitent en ennemi quiconque veut les réveiller de leur torpeur.

Cassandre, je le sais, est toujours mal venue; et quelque haine s'attache au messager qui vient annoncer le péril. Mais quand je vois l'incendie qui commence, mon devoir est de sonner le tocsin, et, quoi qu'on pense ou qu'il advienne, je n'y faillirai pas.

Il est de mode aujourd'hui d'affirmer que le mouvement scientifique n'est point destructeur de l'idée religieuse. C'est là un des moyens d'aveuglement que je viens de caractériser. On se console avec ce mensonge, on en prend l'habitude, on veut l'accepter sans réfléchir. Comme au lit d'un mourant il est de bon goût de ne point parler de la maladie ni de la mort. C'est là un symptôme fatal, et ce n'est qu'à l'heure de l'impuissance et du découragement que l'on se laisse aller à nier ainsi le progrès du mal. Eh bien! que l'on accepte ces consolations désespérées, que l'on dorme sur cet oreiller menteur, et le réveil sera terrible.

Ah! quand l'Église avait encore quelque puissance et quelque énergie; quand, pour adoucir son dernier jour, elle ne se berçait point d'illusions trompeuses, elle n'agissait point ainsi. Dès que la science eut cessé de bé-

gayer, dès qu'elle eut jeté son bourrelet et ses lisières, l'Église comprit que ce monde de l'expérience et de la raison était l'antagoniste et l'ennemi du monde de la révélation et de la foi. Ce n'est point follement que l'inquisition persécuta Galilée, ce ne fut point pour défendre un texte sans importance; mais la découverte de la rotation de la terre ne tendait à rien moins qu'à faire de la rédemption un non-sens et, d'un mystère *au-dessus* de la raison, un mystère *contre* la raison. Plus tard, ce fut bien autre chose. Enfin l'Église envahie par le protestantisme et par la philosophie, attaquée par l'un dans la société, par l'autre dans le dogme lui-même, étourdie de tant d'assauts, vaincue, reculant, désespérée, cessa d'avoir confiance en soi-même et dans sa destinée. Et quand Descartes vint, l'Église, impuissante à se sauver elle-même, crut que Dieu lui envoyait un sauveur. La direction que l'école cartésienne a suivie et les conséquences ultérieures de la méthode et des idées de cet homme illustre ont suffisamment prouvé toute l'illogicité d'une telle espérance. Quoi qu'il en fût, l'Église était trop malade pour agir avec sagesse, elle en était aux remèdes de hasard, elle acceptait tout, d'où qu'il vint, pour ne pas mourir. Le cartésianisme fut reçu avec enthousiasme, c'était une faute irréparable: l'Église affolée perdit la conception d'elle-même et de sa mission. C'est de ce jour que date en effet cette affirmation destructive du christianisme: que non-seulement il fut révélé, mais qu'encore, il peut se prouver et se défendre par la raison pure. Un grand génie, *Pascal*, a tenté cet effort; et dans cette lutte sublime entre la révélation et la raison, il dut enfin choisir. En ce temps on ne peut à la fois pen-

ser et croire. Il voulut croire, et, par un effrayant sacrifice, fidèle au Christ et semblable aux martyrs qui livraient leurs corps aux bourreaux, pour garder sa croyance il livra son âme à la folie.

Quel plus noble et plus grand enseignement ! Il fut inutile : à l'heure du vertige les hommes ne voient et ne comprennent rien. Qu'était donc cette tache originelle du péché, si vous pouviez seuls percevoir la vérité ? Qu'était-ce donc que la grâce, si seuls vous pouviez défendre, aimer, enseigner la vérité ? Qu'était-ce donc que la rédemption ? Pourquoi donc cette mort et cette incarnation d'un Dieu, si vous pouviez arriver seuls à la connaissance de la vérité ?

Etrange ! étrange ! Ah ! je conçois qu'à ces absurdités sans nom, Pascal ait préféré la folie.

Mais, tout spiritualisme philosophique conduit fatalement les hommes à la haine de la vie, à l'amour de la mort, et c'était le triomphe même et la gloire du christianisme d'avoir rendu possible et social un dogme dont toutes les conséquences logiques sont mortelles et impossibles. C'était en cela qu'était sa force ! c'était là sa preuve ! et, pendant des siècles, c'était de cette incompatibilité même entre sa doctrine et la raison qu'il avait conclu qu'il était une œuvre miraculeuse et divine, et ne pouvait être une œuvre humaine et raisonnable.

XI.

J'ai fait voir que le protestantisme avait fait reculer le droit social vers l'autorité païenne. En acceptant ainsi la raison pour se prouver et se défendre, la philosophie religieuse et chrétienne reculait également vers la phi-

losophie de la décadence païenne. Que disait saint Augustin ? « Aux platoniciens, pour être chrétiens, il ne manque que la foi. » L'Église et l'école de Platon avaient en effet la même morale et la même doctrine : l'une les défendait par la raison, l'autre par la foi. Telle était la différence. Cette différence n'est plus : le mouvement de recul est accompli.

Dans cette rechute en enfance vous ne trouverez ni force ni dignité ; revenez à vous-mêmes, ou cherchez la loi de l'avenir. Si vous voulez conserver ce qui est, il faut lui trouver une raison d'être ; entre la religion et la science il faut choisir, ou bien il faut refaire la science ; car science et religion sont aujourd'hui contradictoires et négatives l'une de l'autre.

Pouvez-vous refaire la science ? je ne le crois pas. Si vous voulez conserver l'ordre actuel, ce n'est donc pas seulement la liberté de conscience, la liberté d'examen, la séparation des pouvoirs qu'il faut abandonner ; il faut encore oublier la science, il faut encore oublier les progrès par elle accomplis ; car si le protestantisme attaque votre ordre politique, si la philosophie attaque votre ordre moral, les machines, et j'entends par ce mot la transformation de l'électricité, de la chaleur et de la lumière en agents de travail et réciproquement, les machines, dis-je, attaquent votre ordre économique.

Voyons maintenant si, lorsque le dogme recevait de telles atteintes, la morale et le culte n'étaient point altérés.

Ce sont là des sujets délicats à traiter, mais je n'écris point pour les petites filles, et ce ne sont point elles qui liront ces pages. C'est une lâche pitié que celle qui se détourne du mal quand le mal peut être vaincu.

Je veux chercher sincèrement quelles sont les plaies de ce monde, quels en sont les causes et les remèdes, et le médecin a besoin de tout voir et le droit de tout dire. J'ai la conscience de le faire avec des sentiments honnêtes et dans un but utile; cela me suffit; cela doit suffire aux autres.

CHAPITRE II.

DE L'ART.

I.

On est généralement porté de nos jours à considérer comme purement spéculative toute discussion approfondie sur la nature du dogme religieux et de la souveraineté politique. C'est un signe de faiblesse d'esprit et de cécité; mais on n'en est point encore venu à douter de l'importance pratique des conséquences les plus immédiates de ces grands principes.

Je veux parler, en politique, de l'influence des mœurs et des lois; en religion, de celle de la morale et du culte.

Le dogme religieux est une notion de l'infini, de la perfection; le culte est l'échelle au moyen de laquelle l'homme, partant de son état actuel, s'élève à la conception de cette notion de l'infini, à l'amour de cette perfection; la morale est, au contraire, l'échelle par laquelle l'homme, soutenu par cette notion, imprégné de